







22

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE



LES CONTES  
DES FÉES,

Par M. PERRAULT,

Avec des Moralités.



A EVREUX,  
Chez J. J. L. ANCELLE, Im-  
meur-Libraire,

10 R  
525



A MADEMOISELLE.

**M**ADemoiselle ,

*On ne trouvera pas étrange qu'on ait pris plaisir à composer les Contes de ce Recueil , mais on s'étonnera qu'on ait eu la hardiesse de vous les présenter. Cependant , MADEMOISELLE , quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces récits et les lumières de votre esprit , si on examine bien ces Contes , on*

A 3

erra que je ne suis pas aussi blâmable que je le parois d'abord. Ils renferment tous une Morale très-sensée, et qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent. D'ailleurs, comme rien ne marque tant la vaste étendue d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même-temps aux plus grandes choses, et s'abaisser aux plus petites, on ne sera point surpris que la même Princesse à qui la nature et l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vrai que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la louable impatience d'instruire les Enfans, fait imaginer des histoires dépourvues de raison pour s'accommoder à ces

mêmes Enfans qui n'en ont pas encore. Mais à qui convient-il mieux de connoître comment vivent les Peuples qu'aux personnes que le Ciel destine à les conduire? Le desir de cette connoissance a poussé des Héros, et même des Héros de votre Race, jusques dans des huttes et des cabanes, pour y voir de près, et par eux-mêmes, ce qui s'y passoit de plus particulier; cette connoissance leur ayant paru très-utile et très-nécessaire pour leur parfaite instruction.

Plusieurs Empereurs romains, entr'autres Marc-Aurèle qu'il suffit de nommer pour faire son éloge, différens Rois de France, comme saint Louis, Louis XII, Henri IV, etc. mus par le même desir, s'écartoient quelquefois de leur suite, pour savoir comment vivoient, dans leurs

viii.      E P I T R E.

*chaumières , leurs Sujets les  
moins aisés , et ils les combloient  
de biens.*

*Quoi qu'il en soit ,*

M A D E M O I S E L L E ,

Pouvois-je mieux choisir pour rendre  
vraisemblable

Ce que la Fable a d'incroyable ?  
Et jamais Fée du temps jadis ,  
Fit-elle à Jeune Créature ,  
Plus de Donset de Dons exquis ,  
Que vous en a fait la Nature ?

*Je suis avec respect ,*

M A D E M O I S E L L E ,

Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur ,

P. D'ARMANCOURT.



L A B E L L E  
A U B O I S D O R M A N T ,  
C O N T E .

**I**L étoit une fois un Roi & une Reine  
qui étoient si fâchés de n'avoir point  
d'enfants , si fâchés qu'on ne le sauroit  
dire. Ils allerent à toutes les eaux du  
monde : vœux , pellerinages , menues  
dévotions , tout fut mis en œuvre &  
rien n'y faisoit. Enfin la Reine devint

grosse & accoucha d'une fille ; on fit un beau Baptême , on donna pour Marraine à la petite Princesse une personne d'un grand mérite , on assembla toutes les Fées qu'on put trouver dans le pays ( il s'en trouva sept ) , afin que chacune d'elles lui faisant un don , comme c'étoit la coutume des Fées en ce temps-là , la Princesse eut , par ce moyen , toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du Baptême , toute la compagnie revint au palais du Roi où il y avoit un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique , avec un étui d'or massif , où il y avoit une cuillère , une fourchette et un couteau de fin or , garnis de diamans et de rubis. Mais , lorsque chacun prenoit sa place à table , on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avoit point priée , parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit point sortie d'une Tour , & qu'on la croyoit morte ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert , mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif ,

comme aux autres , parce que l'on n'en avoit fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisoit , & grommela quelques menaces entre ses dents ; une des jeunes Fées , qui se trouva auprès d'elle , l'entendit ; & , jugeant qu'elle pouvoit donner quelque fâcheux don à la petite Princesse , elle alla , dès qu'on fut sorti de table , se cacher derrière la tapisserie , afin de parler la dernière & de pouvoir réparer , autant qu'il lui seroit possible , le mal que la vieille auroit fait. Cependant les Fées commencerent à faire leurs dons à la Princesse : la première lui donna pour don , qu'elle seroit la plus belle personne du monde ; celle d'après , qu'elle auroit de l'esprit comme un Ange ; la troisième , qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit ; la quatrième , qu'elle danseroit parfaitement bien ; la cinquième , qu'elle chanteroit comme un Rossignol , & la sixième , qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant

venu, elle dit, en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se perceroit la main d'un fuseau, & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, & dit tout haut ces paroles : Rassurez-vous, Roi & Reine, votre fille n'en mourra pas ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la Princesse se percera la main d'un fuseau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Edit, par lequel il défendoit à toute personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi, sous peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le Roi & la Reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il

il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le château, & montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un Donjon dans un petit gale-tas, ou une bonne vieille étoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenses que le Roi avoit faites de filer au fuseau. Que faites vous-là, ma bonne femme, dit la Princesse ? Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connoissoit pas. Ah ! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites-vous ? Donnez-moi que je voie si j'en ferois bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que, comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille bien embarrassée cria au secours : on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans la main, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie ; mais rien ne la fai-

soit revenir. Alors le Roi, qui étoit de retour, monta au bruit, se souvint de la prédiction des Fées; &, jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât, puis-que les Fées l'avoient prédit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un lit en broderies d'or et d'argent. On eût dit que c'étoit un Ange tant elle étoit belle; car son évanouissement n'avoit pas ôté les couleurs vives de son teint; ses joues étoient incarnates, & ses levres comme du corail; elle avoit seulement les yeux fermés, mais on l'entendoit respirer doucement, ce qui faisoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne Fée, qui lui avoit sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le Royaume de Mataquin, à douze mille lieues de l'endroit où cet accident arriva à la Princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain qu'avoit des bottes de sept lieues

(c'étoient des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues d'une seule enjambée). La Fée partit aussitôt, & on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un Chariot tout de feu, traîné par des Dragons. Le Roi alla lui donner la main à la descente du Chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait; mais, comme elle étoit grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendroit à se réveiller, elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château, voici ce qu'elle fit: elle toucha de sa baguette tout ce qui étoit dans ce Château (excepté le Roi & la Reine qui moururent quelque temps après), Gouvernantes, Filles d'honneur, Femmes de chambre, Gentilshommes, Officiers, Maîtres d'Hôtels, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes-Suisses, Pages, Valets de pied; elle toucha aussi tous les Chevaux qui étoient dans les écuries, avec les Palfreniers, les gros Mâtins de basse cour & la petite Pouffe, petite chienne de la Princesse, qui étoit au

près d'elle sur son lit. Dès qu'elles les eut touchés ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même-temps que leur Maîtresse, afin d'être tous prêts à la servir quand elle en auroit besoin; les broches même qui étoient au feu toutes pleines de perdrix & de faisans s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment; les Fées n'étoient pas longues en leur besogne. Alors le Roi & la Reine, après avoir baisé leur cher enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, & firent défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires, car il crut dans un quart d'heure, tout autour du Parc, une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelacées les unes dans les autres, que ni bêtes ni hommes n'y auroient pu passer, en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des Tours du Château, encore n'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la

Princesse, pendant qu'elle dormiroit, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du Roi qui régnoit alors, & qui étoit d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'étoit que les Tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais; chacun lui répondit ce qu'il en avoit ouï parler: les uns disoient que c'étoit un vieux Château où il y revenoit des esprits; les autres, que tous les Sorciers de la contrée y faisoient leur Sabbat. La plus commune opinion étoit qu'un Ogre y demouroit, & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper pour les pouvoir manger à son aise, & sans qu'on le pût suivre, ayant seul le secret de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne savoit qu'en croire, lorsqu'un vieux Paysan prit la parole & lui dit: Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon pere, qu'il y avoit dans ce Château une Princesse la plus belle qu'on eût pu voir, qu'elle

y devoit dormir cent ans , & qu'elle devoit être réveillée par le fils d'un Roi , à qui elle étoit réservée. Le jeune Prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettroit fin à une si belle aventure ; & , poussé par l'amour & par la gloire , il résolut sur-le-champ de voir ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le bois , que tous ces grands arbres , ces ronces & ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer ; il marcha vers le Château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra ; & , ce qui le surprit un peu , il vit que personne de ses gens ne l'avoient pu suivre , parce que les arbres s'étoient rapprochés sitôt qu'il avoit été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin ( un jeune Prince qui est amoureux , est toujours vaillant ). Il entra dans une grande avant-cour , où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte ; c'étoit un silence affreux , l'image de la mort s'y présentoit par-tout , & ce n'étoit que des corps étendus d'hommes & d'ani-

maux qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien aux nez bourgeonnés & à la face vermeille des Suisses , qu'ils n'étoient qu'endormis , & leurs tasses où il y avoit encore quelques gouttes de vin , montroient assez qu'ils s'étoient endormis en buvant. Il passe une grande cour pavée de marbre ; il monte l'escalier ; il entre dans la Salle des Gardes qui étoient rangés en haie , la carabine sur l'épaule , ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes & de Dames qui dorment tous , les uns debout , les autres assis. Il entra dans une chambre toute dorée , & il vit sur un lit , dont les rideaux étoient ouverts de tous côtés , le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu. Une Princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans , & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin ; il s'approcha en tremblant & en admirant , & se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement étoit venue , la Princesse s'éveilla ; & , le regardant

avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne sembloit le permettre. Est-ce vous, mon Prince, lui dit-elle? vous vous êtes bien fait attendre. Le Prince charmé de ces paroles, & plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne savoit comment lui témoigner sa joie & sa reconnoissance; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés, ils en plurent davantage; peu d'éloquence beaucoup d'amour. Il étoit plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner: elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle avoit à lui dire; car il y a apparence (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée pendant un si long sommeil lui avoit procuré le plaisir de songes agréables; enfin il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le Palais s'étoit réveillé avec la Princesse: chacun songeoit à faire sa charge; &, comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mou-

roient de faim: la Dame d'honneur pressée comme les autres s'impacenta, & dit tout haut à la Princesse que la viande étoit servie. Le Prince aida à la Princesse à se lever. Elle étoit toute habillée & fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle étoit habillée comme sa grand-mère, & qu'elle avoit un collet monté; elle n'en étoit pas moins belle. Ils passèrent dans un salon de miroirs & y souperent, servis par les Officiers de la Princesse; les violons & les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eut plus de cent ans qu'on ne les jouât plus. Après avoir soupé sans perdre de temps, le grand Aumônier les maria dans la Chapelle du Château, & la Dame d'honneur leur tira les rideaux; ils dormirent peu, la Princesse n'en avoit pas grand besoin, & le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville où son Père devoit être en peine de lui: le Prince lui dit qu'en chassant il s'étoit perdu dans la forêt, & qu'il avoit couché dans la hutte d'un

Charbonnier qui lui avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le Roi son Père, qui étoit la bonté même, le crut; sa Mere n'en fut pas bien persuadée; &, voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse, & qu'il avoit toujours une raison en main pour s'excuser, quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelqu'amourette. Il vécut avec la Princesse plus de deux ans entiers, & en eut deux enfans dont le premier, qui fut une fille, fut nommée Aurore, & le second fut un garçon qu'on nomma Jour, parce qu'il paroïssoit encore plus beau que sa sœur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais lui confier son secret; il la craignoit, quoiqu'il l'aimât, parce qu'elle étoit de race Ogresse, & le Roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens: on disoit même, tout bas à la cour, qu'elle avoit les inclinations des Ogres, & qu'en voyant passer des petits enfans,

elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux. Ainsi le Prince ne voulut jamais rien lui dire; mais, quand le Roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il se vit le Maître, il déclara publiquement son mariage, & fut en grande cérémonie chercher la Reine sa femme dans son Château. On lui fit une entrée magnifique dans sa Ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans. Quelque-temps après le Roi s'en alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte son voisin. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine sa Mere, & lui recommanda fort sa Femme & ses Enfans. Il devoit être à la guerre tout l'Été. Dès qu'il fut parti, la Reine Mere envoya sa Bru & ses Enfans à une Maison de campagne dans les bois pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y fut quelques jours après, & dit un soir au Maître-d'Hôtel: je veux manger demain, à mon dîner, la petite Aurore. Ah! Madame, dit le bon Maître-d'Hôtel. Je le veux, reprit la

Reine, & le dit d'un ton d'Ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche, & je la veux manger à la sauce-roberr. Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une Ogresse, prit son grand couteau & monta à la chambre de la petite Aurore; elle avoit pour lors quatre ans, & vint en sautant & en riant se jeter à son col & lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains, & il fut dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, il fit une si bonne sauce que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même-temps la petite Aurore, & l'avoit donnée à sa femme pour la cacher dans l'appartement qu'elle avoit au fond de la basse-cour. Huit jours après la méchante Reine dit à son Maître-d'Hôtel: Je veux manger, à mon souper, le petit Jour. Il ne répliqua pas, résolu de la tromper, comme l'autre fois; il fut chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros

gros singe; il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa Femme, qui le cacha avec la petite Aurore, & donna, à la place du petit Jour, un jeune chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva très-bon.

Cela étoit fort bien allé jusques-là, mais un soir cette méchante Reine dit au Maître-d'Hôtel: Je veux manger la Reine à la même sauce que ses enfants. Ce fut alors que le pauvre Maître-d'Hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avoit vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi; sa peau étoit un peu dure quoique belle & blanche, & le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela! Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la Reine, & monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, & entra le poignard à la main dans la chambre de la bonne Reine; il ne voulut pourtant point la surprendre, & il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avoit

reçu de la Reine-Mere. Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le col; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans, que j'ai tant aimés; elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevés sans lui rien dire. Non, non, lui répondit le pauvre Maître-d'Hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfans; mais ce sera chez moi où je les ai cachés, & je tromperai encore la Reine, en lui faisant manger une biche en votre place. Il la mena aussi-tôt à sa chambre, en la laissant embrasser ses enfans & pleurer avec eux; il fut accommoder une biche que la Reine mangea à son souper avec le même appetit que si c'eût été la jeune Reine. Elle étoit bien contente de sa cruauté, & elle se préparoit à dire au Roi à son retour, que les loups enragés avoient mangé la Reine sa femme & ses deux enfans.

Un soir qu'elle rôdoit, à son ordinaire, dans les cours & basse-cours du Château pour y halener quelque viande

fraîche, elle entendit dans une Salle basse le petit Jour qui pleuroit, parce que la Reine sa Mere le vouloit faire fouetter, à cause qu'il avoit été méchant, elle entendit aussi la petite Aurore qui demandoit pardon pour son frere. L'Ogresse reconnut la voix de la Reine & de ses enfans; furieuse d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin avec une voix épouvantable, qui faisoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, & la fit remplir de crapauds, de viperes, de couleuvres & de serpents, pour y faire jeter la Reine & ses enfans, le Maître-d'Hôtel, sa femme & sa servante; elle avoit donné ordre de les emmener les mains liées derriere le dos. Ils étoient là, & les bourreaux se préparoient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi, qu'on n'attendoit pas si-tôt, entra dans la cour à cheval. Il étoit venu en poste, & demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible spectacle; personne n'osoit l'en instruire. L'Ogresse enragée

de voir ce qu'elle voyoit, se jetta elle-même la tête la première dans la cuve, où elle fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en être fâché; elle étoit sa Mere, mais il s'en consola bientôt avec sa belle Femme & ses enfans, quand il fut qu'elle avoit voulu les dévorer.

---

M O R A L I T É.

**A**ttendre quelque-temps pour avoir  
un Epoux

Riche, bien fait, galant et doux,  
La chose est assez naturelle;  
Mais l'attendre cent ans, et toujours en  
dormant,

On ne trouve plus de femelle  
Qui dorme si tranquillement.

La Fable semble encor vouloir nous  
faire entendre

Que souvent de l'Hymen les agréables  
nœuds,  
Pour être différés n'en sont pas moins  
heureux,  
Et qu'on ne perd rien pour attendre;  
Mais le sexe avec tant d'ardeur  
Aspire à la foi conjugale,  
Que je n'ai pas la force ni le cœur  
De lui prêcher cette morale.





## LA BARBE BLEUE,

### CONTE.

**L**Étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville & à la campagne, de la vaisselle d'or & d'argent, des meubles en broderies, & des carrosses tout dorés ; mais, par malheur cet homme avoit la barbe bleue ; cela le rendoit si laid & si terrible, qu'il n'étoit ni fille ni femme qui ne s'enfuient de devant lui. Une de ses

voisines, Dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & se le renvoyerent l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui avoit la barbe bleue. Ce qui les en dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes & qu'on ne fa voit ce qu'elles étoient devenues. La Barbe bleue, pour faire connoissance, les mena avec la mere & trois ou quatre de leurs meilleures amies, & quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades ou parties de chasse ou de pêche, que danses, que festins & collations ; on ne dormoit point, & on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres. Enfin tout fut si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe si bleue, & que c'étoit un fort

honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut : au bout d'un mois la Barbe bleue dit à sa femme qu'il étoit obligé de faire un voyage en province, qui dureroit six semaines au moins, pour une affaire de conséquence, & qu'il la prioit de se divertir pendant son absence ; qu'elle fit venir ses bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne, si elle vouloit, que par-tout elle fit bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs des grands gardes-meubles ; voilà celle de la vaisselle d'or & d'argent qui ne sert pas tous les jours ; voilà celle de mes coffres-forts où sont mon or & mon argent ; celles des coffres où sont mes pierreries, & voilà le passe-partout de tous les appartemens : pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet qui est au bout de la grande galerie de l'appartement. Ouvrez tout, allez par-tout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer ; que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit

d'observer exactement tout ce qui lui venoit d'être ordonné ; & lui, après l'avoir embrassée, il monta dans son carrosse, & partit pour son voyage. Les voisines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât chercher pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de la maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y étoit, à cause de sa barbe bleue qui leur faisoit peur. Les voilà aussi-tôt à parcourir les chambres, les cabinets, les gardes-robcs., toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles monterent ensuite au garde-meubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des Tables & des miroirs, où l'on se voyoit depuis la tête jusqu'aux pieds, & dont les bordures les unes de glaces, & les autres d'argent & de vermeil doré, étoient des plus belles & des plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessoient

d'exagérer & d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que, sans considérer qu'il étoit malhonnête de quitter la compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, & avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le col deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, en songeant à la défense que son mari lui avoit faite, & considérant qu'il pourroit lui arriver un malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation étoit si forte qu'elle ne put la surmonter; elle prit donc la petite clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées; après quelques momens elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de sang caillé, dans lequel réfléchissoient les corps de plusieurs femmes mortes,

attachées le long des murs: c'étoit toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épousées, & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet qu'elle venoit de retirer de la serrure lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la petite clef, referma la porte & monta en sa chambre pour se remettre un peu; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en alloit point; elle eut beau la laver, & même la frotter avec du sable & avec du grès, il y demeura toujours du sang; car comme la clef étoit fée, il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait; quand on ôtoit le sang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avoit reçu des lettres dans son chemin, qui lui avoient appris que les affaires pour lesquelles il étoit parti venoient d'être

terminées à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna; mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'étoit passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres? Il faut lui dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt: après plusieurs remises, il fallut lui apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant considérée, dit à sa femme: pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef? Je n'en fais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en savez rien, répondit la Barbe bleue. Je le fais bien moi, vous avez voulu entrer dans le cabinet: Hé bien, Madame, vous y entrerez & irez prendre votre place auprès des Dames que vous y avez vue. Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant, & en lui demandant pardon avec toutes les marques d'un

vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle auroit attendri un Tigre, belle & affligée comme elle étoit; mais la Barbe bleue avoit le cœur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, Madame, lui dit-il, & tout-à-l'heure. Puisqu'il faut mourir lui dit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorsqu'elle fut seule, elle appella sa sœur & lui dit: ma sœur Anne (car elle s'appelloit ainsi), monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes freres ne viennent point; ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'hui, & si tu les vois, fais leur signe de se hâter. La sœur Anne monta sur le haut de la tour, & la pauvre affligée lui crioit de temps en temps; Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Et la sœur Anne lui répondoit: Je ne vois rien que le Soleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie. Cependant la

Barbe bleue tenant un grand coutelas à la main , crioit de toute sa force à sa femme : Descends vite , où je monterai là-haut ; encore un moment , s'il vous plaît , lui répondit sa femme , & aussitôt elle crioit tout bas : *Anne , ma sœur Anne , ne vois-tu rien venir ?* & la sœur Anne répondoit : je ne vois rien que le soleil qui poudroie , & l'herbe qui verdoie. Descends donc vite , crioit la Barbe bleue , où je monterai là-haut. Je m'en vais répondit sa femme , puis elle crioit : *Anne , ma sœur Anne , ne vois-tu rien venir ?* je vois , répondit sa sœur Anne , une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. Sont-ce mes freres ? Hélas ! non , ma sœur , c'est un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas descendre , crioit la Barbe bleue ? Encore un moment , répondit sa femme , & puis elle crioit : *Anne , ma sœur Anne , ne vois-tu rien venir ?* Je vois , répondit-elle , deux Cavaliers qui viennent de ce côté-ci ; mais ils sont encore bien loin : Dieu soit loué , s'écria t-elle un moment après , ce sont mes freres ; je

leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit à crier si fort que la maison en trembla. La pauvre femme descendit , & fut se jeter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée : cela ne sert de rien dit la Barbe bleue , il vous faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux , & de l'autre levant le coutelas en l'air , il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui , & le regardant avec des yeux mourans , le pria de lui donner un petit moment pour se réconcilier. Non , non , dit-il , recommande toi bien à Dieu ; & , levant son bras.... Dans ce moment on heurta si fort la porte , que la Barbe bleue s'arrêta tout court : on ouvrit , aussitôt on vit entrer deux Cavaliers , qui , mettant l'épée à la main , coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoit les freres de sa femme , l'un dragon & l'autre mousquetaire ; de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux freres le poursuivirent de si près qu'ils l'attraperent

avant qu'il pût gagner le perron, lui passèrent l'épée au travers du corps & le laisserent mort. La pauvre femme qui étoit presque aussi morte que son mari, n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses frères. Il se trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers, & qu'ainsi la femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune homme, dont elle étoit aimée depuis long-temps; une autre partie à acheter des charges de Capitaine à ses deux frères, & le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe bleue.

---

### M O R A L I T É.

*La curiosité, malgré tous ses attraits,  
Coûte souvent bien des regrets;  
On en voit tous les jours mille exemples  
paroître;*

*C'est*

*C'est, n'en déplaise au Sexe, un plaisir  
bien léger,  
Dès qu'on le prend il cesse d'être,  
Et toujours il coûte trop cher.*





## LE MAITRE CHAT

### OU LE CHAT BOTTÉ.

#### CONTE.

**U**N Meunier ne laissa pour tous biens à trois enfans qu'il avoit , que son Moulin , son Asne & son Chat. Les partages furent bientôt faits ; ni le Notaire , ni le Procureur n'y furent point appellés. Ils auroient mangé le

pauvre patrimoine. L'aîné eut le Moulin , le cadet eut l'Asne , & le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot , mes freres , disoit-il , pourront gagner leur vie honnêtement , en se mettant ensemble ; pour moi lorsque j'aurai mangé mon Chat , & que je me serai fait un manchon de sa peau , il faudra que je meure de faim. Le Chat qui entendoit le discours de son Maître , mais qui n'en fit point semblant , lui dit d'un air posé & sérieux : Ne vous affligez point , mon Maître , vous n'avez qu'à me donner un sac , & me faire faire une paire de bottes , pour aller dans les broussailles , & vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. Le Maître du Chat ne fit pas grand fond là-dessus , quoiqu'il lui eût vu faire plusieurs tours de subtilité pour prendre des rats & des souris , comme de se pendre par les pattes , ou se cacher dans la farine pour contrefaire le mort , afin de mieux surprendre son gibier ; il ne désespéra pas d'en être se-

couru dans sa misere. Lorsque le Chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta très-promptement, & mettant son sac à son col, il en prit les deux cordons avec ses deux pattes de devant, puis s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son & des lacerons dans son sac; &, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore aux ruses de ce monde, vint se fourer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché qu'il eut contentement; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, & le Maître Chat tirant aussitôt les cordons, le prit & le tua sans miséricorde. Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le Roi & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de sa Majesté, où étant entré, il fit une profonde révérence au Roi & lui dit: Sire, voilà un lapin de garenne que M. le Marquis de Carabas (c'étoit le nom qu'il s'avisa de donner à son Maître) m'a chargé de vous présenter de sa part.

Dis à ton Maître, répondit le Roi, que je le remercie, & qu'il me fait plaisir. Une autre fois il alla se cacher dans un bled tenant toujours son sac ouvert & lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons & les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au Roi, comme il avoit fait du lapin de garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, & lui fit donner pour boire. Le Chat continua ainsi pendant deux ou trois mois à porter de temps en temps au Roi du gibier de la chasse de son Maître. Un jour qu'il fut que le Roi devoit aller à la promenade sur le bord de la riviere avec sa fille, la plus belle Princesse du monde, il dit à son Maître: Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite; vous n'avez qu'à vous baigner dans la riviere & à l'endroit que je vous montrerai, puis ensuite me laisser faire. Le Marquis de Carabas fit ce que son Chat lui avoit conseillé, sans savoir à quoi cela seroit propre. Dans le temps qu'il se baignoit, le Roi

vint à passer, & le Chat se mit à crier de toute sa force : Au secours ! au secours ! voilà Monsieur le Marquis de Carabas qui se noie. A ce cri le Roi mit la tête à la portiere, & reconnoissant le Chat qui lui avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'ils allassent promptement au secours de M. le Marquis de Carabas. Et, pendant qu'on retiroit le pauvre marquis de la riviere, le Chat s'approcha du Carrosse, & dit au Roi que dans le temps qu'il se baignoit, il étoit venu plusieurs voleurs qui avoient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa force ; le rusé les avoit cachés sous une grosse pierre. Le Roi ordonna aussi-tôt aux Officiers de sa garde-robe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour Monsieur le Marquis de Carabas. Le Roi lui fit mille caresses ; & , comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient sa bonne mine, car il étoit beau & bien fait de sa personne, la fille du Roi le trouva fort à son gré, & le

Marquis de Carabas ne lui eut pas jetté deux ou trois regards très-respectueux & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le Roi voulut qu'il montât dans son carrosse, & qu'il fût de la promenade. Le Chat ravi de voir que son dessein commençoit à réussir prit les devans ; & , ayant rencontré des paysans qui fauchoient un pré, il leur dit : *Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au Roi que le Pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menus comme chair à pâté.*

Le Roi ne manqua pas de demander aux Faucheurs à qui étoit ce pré qu'ils fauchoient. C'est à Monsieur le Marquis de Carabas, dirent-ils tous ensemble ; car la menace du Chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel héritage, dit le Roi au Marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, répondit le Marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le Maître Chat qui alloit toujours devant, rencontre les moisson-

neurs, & leur dit : *Bonnes gens, qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menus comme chair à pâté.* Le Roi, la Princesse & le Marquis de Carabas passerent un moment après, le Roi demanda aux Moissonneurs à qui appartenient tous ces bleds qu'il voyoit ? C'est à Monsieur le Marquis de Carabas, répondirent-ils ; & le Roi s'en réjouit encore avec le Marquis. Le Chat qui alloit devant le carrosse, disoit toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontroit ; le Roi étoit fort étonné des grands biens de Monsieur le Marquis de Carabas. Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le Maître étoit un Ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le Roi avoit passé étoient de la dépendance de ce Château ; le Chat eut très-grand soin de s'informer à plusieurs personnes qui étoit cet Ogre, & ce qu'il savoit faire, & demanda à lui parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son

Château

Château, sans avoir l'honneur de lui tirer sa très-humble révérence ; l'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, & le fit reposer. On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouvez, par exemple, vous transformer en Lion, en Eléphant ; cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, & pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir Lion. Le Chat fut si effrayé de voir un Lion devant lui, qu'il gagna aussi tôt les gouttieres, non sans peine & sans péril à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque-temps après le Chat ayant vu que l'Ogre avoit quitté sa première forme, descendit, & avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a assuré encore dit le Chat, mais je ne saurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, comme par exemple, de vous changer en Rat ou en Souris ; je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impossible. Impossible ! reprit l'O-

gre, vous allez voir : en même-temps il se changea en une souris qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plutôt apperçue qu'il fut dessus & la mangea. Cependant le Roi qui vit en passant le beau château de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le Chat qui entendit le bruit du carrosse qui passoit sur le pont levis, courut au devant, & dit au Roi : Votre Majesté soit la bien venue dans ce château de M. le Marquis de Carabas. Comment ! M. le Marquis, s'écria le Roi, ce château est encore à vous ? il ne se peut rien de plus beau que cette cour, & que tous ces bâtimens qui l'environnent. Voyons le dedans, s'il vous plaît. Le Marquis donna la main à la jeune Princesse, & suivoit le Roi qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande salle où ils trouverent une magnifique collation que l'Ogre avoit fait préparer pour ses amis qui devoient le venir voir ce même jour-là ; mais qui n'avoient pas osé entrer, sachant que le Roi y étoit. Le Roi charmé des bonnes qualités de M.

le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en étoit folle, voyant les grands biens qu'il possédoit, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, d'être mon gendre. Le Marquis, en faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisoit le Roi ; & dès le même jour épousa la Princesse. Le Chat devint un grand Seigneur, & ne courut plus après les Souris que pour se divertir.

---

### M O R A L I T É.

*Quelque grand que soit l'avantage  
De jouir d'un bel héritage  
Qui vient à nous de Pere en Fils,  
Aux jeunes gens pendant leur vie,  
Le savoir faire et l'industrie  
Valent mieux que des biens acquis.*





LES FÉES,  
CONTE.

**I**L étoit une fois une Veuve qui avoit deux filles; l'aînée lui ressembloit si fort d'humeur & de visage, que qui la voyoit, voyoit la Mere. Elle étoient routes deux si désagréables & si orgueilleuses, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette qui étoit le vrai portrait de son Pere pour la douceur & pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus

belles filles qu'on eût pu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere étoit folle de son aînée, & en même temps avoit une aversion effroyable pour la cadette, & elle la faisoit manger à la cuisine, travailler sans cesse. Il falloit, entr'autres choses, que cette pauvre fille allât deux fois le jour puiser de l'eau à une demilieu du logis, & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine, il y vint une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire: Oni-da, ma bonne mere, dit cette belle fille, & rinçant aussi tôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la Fontaine & la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût. Cette pauvre femme lui dit: Vous êtes si belle, si bonne & si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un Don (car c'étoit une Fée, qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de Village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Le vous donne pour Don, poursuivit

la Fée, que chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche une fleur ou une pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère, la gronda de venir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps; &, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, & deux gros diamans. Que vois-je là, dit la Mère, toute étonnée; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles & des diamans. D'où vient cela, ma fille? ce fut la première fois qu'elle l'appella sa fille. La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé, non sans jeter une infinité de diamans. Vraiment, dit la Mère, il faut que j'y envoie ma fille; tenez, Finchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle, ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même Don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine; &, quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui

en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir; répondit la brutale, aller à la fontaine; je veux que vous y alliez; reprit la Mère, & toute-à-l'heure. Elle y fut, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue, qui venoit lui demander à boire; c'étoit la même Fée qui avoit apparu à sa sœur; mais qui avoit pris l'air & les habits d'une Princesse pour voir jusqu'où iroit la mal-honnêteté de cette Fille. Est-ce que je suis venue ici, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent, tout exprès pour donner à boire à Madame, j'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. Vous n'êtes guere honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colere: hé bien, puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour Don, que chaque parole que vous direz, il vous sortira de la

bouche un serpent ou un crapaud. D'abord que sa Mere l'aperçut, elle l'appella : Hé bien, ma Mere, lui répondit la brutale, en jettant deux viperes & deux crapauds. Oh Ciel ! s'écria sa Mere, que vois-je là ? c'est sa sœur qui en est la cause, elle me le paiera ; & aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & fut se cacher dans la forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenoit de la chasse, la rencontra, & la voyant si belle lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, & ce qu'elle avoit à pleurer : Hélas Monsieur, c'est ma mere qui m'a chassée du logis. Le fils du Roi qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles & autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux ; & considérant qu'un tel Don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre : l'emmena au Palais du Roi son pere où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre Mere la chas-

sa de chez elle ; la malheureuse, après avoir bien couru sans avoir trouvé personne qui la voulut recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

---

### M O R A L I T É.

*Les Diamans et les Pistoles  
Peuvent beaucoup sur les esprits ;  
Cependant les douces paroles  
Ont encor plus de force et sont d'un plus  
grand prix.  
L'honnêteté coûte des soins,  
Et veut un peu de complaisance ;  
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,  
Et souvent dans le temps qu'on y pense  
le moins.*



A.  
175

CENDRILLON,  
OU LA PETITE PANTOUFLE  
DE VERRE,  
CONTE.

**I**L étoit une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes Noces une femme la plus hautaine qu'on ait jamais vue. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui lui ressembloient en tou-

Cendrillon.

59

tes choses. Le Mari avoit de son côté une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple; elle tenoit cela de sa Mere, qui étoit la meilleure femme du monde. Les Noces ne furent pas plutôt faites, que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune fille, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison: c'étoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées, qui frottoit la chambre de Madame, & celles de Mesdemoiselles ses filles; elle couchoit tout au bout de la maison dans un grenier sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étoient dans des chambres parquétées où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs, où elles se voyoient depuis la tête jusqu'aux pieds; la pauvre fille souffroit tout avec patience, & n'osoit s'en plaindre à son Pere qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lorsqu'elle avoit fait son

ouvrage, elle s'alloit mettre au coin d'une cheminée, & s'asseyoit dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appelloit communément dans le logis Cendrillon; la cadette qui n'étoit pas si malhonnête que son aînée, l'appelloit Cendrillon: cependant Cendrillon avec ses méchans habits ne laissoit pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs; quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal, & qu'il en pria toutes les personnes de qualité, nos deux Demoiselles en furent priées, car elles faisoient grande figuré dans le pays. Les voilà bien aises & bien occupées à choisir les habits & coiffures qui leur seroient le mieux: nouvelles peines pour Cendrillon; car c'étoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs & qui godronnoit leur manchettes; on ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge, & ma garnature d'Angleterre. Moi dit, la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais en récompense

pense je mettrai mon manteau à fleurs d'or, & ma barriere de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, & l'on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellerent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disoient: Cendrillon, serois-tu bien aise d'aller au bal? Hélas! Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi, ce n'est pas là ce qu'il me faut. Tu as raison, on riroit bien si on voyoit un Cendrillon aller au bal. Un autre que Cendrillon les auroit coiffées de travers; mais elle étoit bonne, elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étoient transportées de joie; on rompit plus de douze lacs à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, & elles étoient toujours devant le miroir: Enfin l'heu-

reux jour arriva, on partit; & Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Marraine qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avoit: Je voudrois... Je voudrois bien... Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa Marraine qui étoit Fée, lui dit: Tu voudrois bien aller au bal, n'est-ce pas? Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. Hé bien, seras-tu bonne fille, dit sa Marraine, je t'y ferai aller? Elle la mena dans sa chambre & lui dit: Va dans le jardin, apporte moi une citrouille. Cendrillon fut aussi-tôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver & l'apporta à sa Marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la porteroit faire aller au bal. Sa Marraine la creusa, & n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette; la citrouille fut bientôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle fut regarder dans la fourmiere, où elle trouva six souris toutes en vie; elle dit à Cendrillon de lever

un peu la trapppe de la fourmiere, & chaque souris qui sortoit, elle lui donnoit un coup de sa baguette, & la souris étoit aussi-tôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris-de-souris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un Cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratiere, nous en ferons un Cocher. Tu as raison, dit la Marraine, va voir. Cendrillon lui apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats; la Fée en prit un des trois, à cause de sa maîtresse barbe, & l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vue. Ensuite elle lui dit: Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosfoir, apporte les moi; elle ne les eut pas plutôt apportés que sa Marraine les changea en six Laquais qui monterent aussi-tôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, qui s'y tenoient attachés, comme s'ils n'eussent fait autre chose

toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon : Hé bien, voilà de quoi aller au bal, n'est-tu pas bien aise ? Oui, mais est-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits ? Sa marraine ne fit que la toucher de sa baguette, & en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or & d'argent tous chamarrés de pierreries ; elle lui donna une paire de pantoufles de verre les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse. Sa marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, en Pavertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des fouris, ses laquais des lézards, & que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa Marraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du Roi qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande Princeſſe qu'on ne connoissoit point, courut pour la recevoir, il

lui

lui donna la main à la descente du carrosse, & la mena dans la Salle où étoit la compagnie ; il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser & les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue ; on n'entendoit qu'un bruit confus : Ah ! qu'elle est belle ! Le Roi même, tout vieux qu'il étoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire, tout bas à la Reine, qu'il y avoit long temps qu'il n'avoit vu une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames étoient attentives à considérer sa coiffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles & des ouvrières assez habiles. Le fils du Roi la mit à la place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser ; elle dansa avec tant de grace qu'on l'admira encore davantage. On apporta une très-belle collation dont le jeune Prince ne mangea point tant il étoit occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille

F

honnêtetés. Elle leur fit part des oranges & des citrons que le Prince lui avoit donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, & elle s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Marraine; & après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'étoit passé au bal, ses deux sœurs heurterent à la porte. Cendrillon leur alla ouvrir: Que vous êtes long-temps à venir! leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, & en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller; elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étoient quittées. Si tu étois venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serois pas ennuyée; il y est venu une Princesse, la plus belle

qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités, elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoît pas de joie; elle leur demanda le nom de cette Princesse, mais elles lui répondirent qu'on ne la connoissoit pas; que le fils du Roi en étoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choses au monde pour savoir qui elle étoit. Cendrillon sourit, & leur dit: elle étoit donc bien belle! mon Dieu, que vous êtes heureuses! ne pourrois-je point la voir? Hélas! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune, que vous mettez tous les jours: Vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise; car elle auroit été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au bal, & Cendrillon aussi, mais encore mieux parée que la première fois. Le fils du

Roi fut toujours auprès d'elle , & ne cessa de lui conter des douceurs ; la Demoiselle ne s'ennuyoit point , & oublia ce que la Marraine lui avoit recommandé , de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit , lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fût onze heures ; elle se leva , & s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le Prince la suivit , mais il ne put l'attraper ; elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre , que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien effoufflée , sans carrosse , sans Laquais & avec ses méchans habits , rien ne lui étant resté de toute sa magnificence , qu'une de ses petites pantoufles , la pareille de celle qu'elle avoit laissée tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point vu sortir une Princesse ; ils dirent qu'ils n'avoient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue , qui avoit plus l'air d'une paysanne que d'une Demoiselle. Quand ses deux sœurs revinrent du bal , Cendrillon leur demanda si elles s'étoient en-

core bien diverties , & si la belle Dame y avoit été ; elles lui dirent qu'oui , mais qu'elle s'étoit enfuite lorsque minuit avoit sonné , & si promptement qu'elle avoit laissé glisser une de ses pantoufles de verre , la plus jolie du monde ; que le fils du Roi l'avoit ramassée , & qu'il étoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai , car , peu de jours après , le fils du Roi fit publier , à son de trompe , qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princeses , ensuite aux Duchesses , & à toute la Cour , mais inutilement ; on la porta chez les deux sœurs qui firent tout leur possible pour faire entrer leurs pieds dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardoit , & qui reconnut sa pantoufle , dit , en riant : Il faut que je voie si elle ne me seroit pas bonne. Ses sœurs se mirent à rire & se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle ayant regardé atten-

tivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine & qu'elle y étoit juste comme de la cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand; mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva sa Marraine, qui ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors les deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au bal. Elles se jetterent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de la bien aimer toujours. On la mena chez le jeune Prince parée comme

elle étoit. Il la trouva encore plus belle que jamais; & peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, & les maria, dès le même jour, à deux grands Seigneurs de la Cour.

---

### MORALITÉ.

*C'est sans doute un grand avantage  
D'avoir de l'esprit du courage,  
De la naissance, du bon sens,  
Et d'autre semblables talens;  
Mais vous aurez beau les avoir  
Pour votre avancement ce seront choses  
vaines,  
Si vous n'avez, pour les faire valoir,  
Ou des Parrains ou des Marraines.*



R I Q U E T  
A L A H O U P E ,  
C O N T E .

**I**L étoit une fois une Reine qui accoucha d'un Fils si laid & si mal fait , qu'on douta long-temps s'il avoit forme humaine. Une Fée qui se trouva à sa naissance , assura qu'il ne laisseroit pas d'être aimable , parce qu'il auroit beaucoup d'esprit ; elle ajouta même qu'il

*Riquet à la Houpe.* 73

qu'il pourroit , en vertu du don qu'elle venoit de lui faire , donner autant d'esprit à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre Reine qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot.

Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler , qu'il dit mille jolies choses , & qu'il avoit dans toutes ses actions je ne fais quoi de spirituel , qu'on en étoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite Houpe de cheveux sur la tête , ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe , car Riquet étoit le nom de sa Famille.

Au bout de sept ou huit jours , la Reine d'un Royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde , étoit plus belle que le jour ; la Reine en fut si aise , qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avoit ne lui fit mal. La même Fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la Houpe , étoit présente ; &

G

pour modérer la joie de la Reine, elle lui déclara que cette petite Princesse n'auroit point d'esprit, & qu'elle seroit aussi stupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la Reine; mais elle eut quelques momens après un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. Ne vous affligez point tant, Madame, lui dit la Fée, votre fille sera récompensée d'ailleurs, & elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas que la beauté lui manque. Dieu le veuille, répondit la Reine; mais n'y auroit-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'autre qui est si belle? Je ne puis rien sur elle, Madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée; mais je puis tout du côté de la beauté; & comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la personne qu'il lui plaira. A mesure que ces deux Princeses devenoient grandes, leurs perfections crurent aussi avec elles; on ne parloit par-tout que de la beauté de l'ainée & de la laideur de la cadette. Il est vrai aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à vue d'œil, & l'ainée devenoit plus stupide de jour en jour: ou elle

ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit ou elle disoit une sottise. Elle étoit avec cela si mal-adroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus belle pour la voir & pour l'admirer; mais bientôt après on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit pour lui entendre dire mille choses agréables, & on étoit tout étonné qu'en moins d'un quart d'heure, l'ainée n'avoit plus personne auprès d'elle, & que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'ainée, quoique fort stupide, le remarqua bien, & elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine, toute sage qu'elle étoit, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise, ce qui manqua de faire mourir de douleur cette pauvre princesse. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid & très-désagréable; mais habillé bien

magnifiquement. C'étoit le jeune Prince Riquet à la Houpe, qui étant devenu amoureux d'elle sur ses portraits qui couvroient par-tout le monde, avoit quitté le royaume de son Pere pour avoir le plaisir de la voir & de lui parler. Charmé de la trouver ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginables. Ayant remarqué après lui avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle étoit fort mélancolique, il lui dit : Je ne comprends pas, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes, peut être aussi triste que vous le paroissez ; car quoi-que je me puisse vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire, Monsieur, répondit la Princesse, & en demeura-là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, est un si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; & quand on la possède, je ne crois pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup. J'aimerois mieux, dit la Princesse, être aussi laide que vous, & avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, & d'être bête autant que je le suis. Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit,

que de croire n'en pas avoir, & il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on en croit manquer. Je ne fais pas cela, reprit la princesse, mais je fais bien que je suis fort bête, & c'est delà que me vient le chagrin qui me tue. Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous, dit la Princesse ? J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houpe, de donner de l'esprit autant qu'on en sauroit donner à la personne que je dois aimer le plus ; & comme vous êtes, Madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. La princesse demeura toute interdite, & ne répondit rien. Je vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette proposition vous fait de la peine, & je ne m'en étonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. La princesse avoit si peu d'esprit, & en même temps si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais, de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui étoit faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houpe, qu'elle l'épouserait dans un an, à pareil jour, qu'elle se sentit toute

autre qu'elle n'étoit auparavant ; elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qu'il lui plaisoit, & le dire d'une manière fine, aisée & naturelle ; elle commença dès le moment une conversation galante & s'utenue avec Riquet à la Houpe, où elle brilla d'une telle sorte, que Riquet à la Houpe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en étoit réservé pour lui-même. Quand elle fut retournée au Palais, toute la Cour ne savoit que penser d'un changement si subit & si extraordinaire ; car autant on lui avoit oui dire d'impertinences auparavant, autant lui entendoit-on dire de choses bien sentées & infiniment spirituelles. Toute la Cour en eut une joie qui ne se peut imaginer, il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paroïssoit plus auprès d'elle qu'une genon fort agréable. Le Roi se conduisoit par ses avis, & il alloit même quelquefois tenir le conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & presque tous la demandèrent en mariage ; mais elle n'en trouvoit point qui eut assez d'esprit ; elle les écouloit tous

sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel, & si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la laissoit la maîtresse sur le choix d'un Epoux & qu'elle n'avoit qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit, plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser. Elle fut par hasard se promener dans le même bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour réfléchir plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le temps qu'elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent & qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouit que l'un disoit, apporte-moi cette chaudiere ; l'autre, donne-moi cette chaudiere ; l'autre, mets du bois dans le feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, & elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, & de toutes sortes d'Officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bandé de vingt

ou trente rôtisseurs. Ils allèrent se camper dans une allée de bois, autour d'une table très-longue, & qui tous, la lardoire à la main, & la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une chanson harmonieuse. La princesse étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient; c'est, Madame, lui dit le plus apparent de la bande, pour le Prince Riquet à la Houpe, dont les noces se feront demain; la Princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit été, se ressouvenant tout-à-coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour elle avoit promis d'épouser le Prince Riquet à la Houpe, elle pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en souvenoit pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle étoit une bête, & qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houpe se présenta à elle brave & magnifique comme un Prince qui va se marier. Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, & me rendre en me donnant la main, le plus

heureux de tous les hommes; je vous avouerai franchement, répondit la Princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, & que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez: Vous m'étonnez, lui dit Riquet à la Houpe. Je le crois, répondit la Princesse, & assurément si j'avois affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. Une Princesse n'a que sa parole, lui dit-il, & il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; elle répliqua, celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que, quand je n'étois qu'une bête, je ne pouvois néanmoins me résoudre à vous épouser, comment voulez-vous qu'avec l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houpe, seroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque

de parole, pour quoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit, soient de pire condition que ceux qui n'en ont pas? le pourriez-vous prétendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît, à la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît? Êtes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur & de mes manières? Nullement, répondit la princesse, j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houpe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire, lui dit la Princesse? Cela se fera, répondit Riquet à la Houpe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ainsi. Et afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même Fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose

est ainsi, dit la Princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus beau & le plus aimable, & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait & le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurèrent que ce ne furent point les charmes de la Fée qui opérèrent; mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la Princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sa discrétion, & sur toutes les bonnes qualités de son ame & de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps, ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, & qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avoit vu boiter effroyablement, elle ne trouva plus qu'un certain air panché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux qui étoient louches ne lui parurent que plus brillans, que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, & qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial & d'héroïque.

Quoiqu'il en soit, la Princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pourvu qu'elle en obtint le consentement du Roi son pere. Le Roi ayant su que sa fille avoit tant d'estime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un Prince très-spirituel & très sage, le reçut avec plaisir pour son gendre.

Dès le lendemain les noces furent faites ainsi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu & selon les ordres qu'il en avoit donnés long temps auparavant.

---

M O R A L I T É.

*Dans un objet où la nature  
 Aura mis de beaux traits, & la vive peinture  
 D'un teint où jamais l'art ne sauroit ar-  
 river,  
 Tous ces dons pourront moins pour un  
 cœur très-sensible,  
 Qu'un seul agrément invisible  
 Que l'amour y fera trouver.*



LE PETIT  
 C H A P E R O N  
 R O U G E,  
 C O N T E:

**I**L étoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût pu voir; sa mere en étoit folle, & sa mere, grande plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit Chaperon  
 H

rouge qui lui feyoit si bien, que partout on l'appelloit le petit Chaperon Rouge.

Un jour sa mere ayant cuit & fait des galettes, lui dit : Va voir comme se porte ta mere-grande, car on m'a dit qu'elle étoit malade : porte-lui une galette, & ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit aussi-tôt pour aller chez sa mere grande qui demuroit dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compere le loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques bucherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit, la pauvre enfant qui ne savoit pas qu'il étoit dangereux de s'amuser à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mere grande & lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mere lui envoie. Demeure-t-elle bien loin, dit le loup ? Oh oui, répondit le petit Chaperon rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la premieré maison du village. Hé bien, dit le loup,

je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, & toi par ce chemin là, & nous verrons qui plutôt y fera. Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui étoit le plus court, & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après les papillons & à faire des bouquets de petites fleurs qu'elles rencontroit. Le loup ne fut pas longs-temps à arriver à la maison de la mere grande ; il heurte : Toc, toc, qui est-là ? c'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mere vous envoie. La bonne mere grande qui étoit dans son lit à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra ; le loup tira la chevillette, la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, & la devora en moins de rien ; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte & fut se coucher dans le lit de la grande, en atten-

dant le petit Chaperon rouge , qui , quelque temps après vint heurter à la porte: Toc, toc : Qui est-là ? Le petit Chaperon rouge qui entendit la grosse voix du loup , eut peur d'abord ; mais croyant que sa mere grande étoit enrumée, répondit : c'est votre fille le petit Chaperon rouge , qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mere vous envoie. Le loup cria, en adoucissant un peu sa voix : Tire la chevillette , la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette , & la porte s'ouvrit. Le loup la voyant entrer , lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture , mets la galette & le pot de beurre sur la huche , & viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se déshabille & va se mettre dans le lit , où elle fut bien étonnée de voir comment sa mere grande étoit faite dans son déshabillé, & lui dit : ma mere grande , que vous avez de grands bras ! c'est pour mieux t'embrasser ma fille ; ma mere grande , que vous avez de grandes jambes ! c'est pour mieux courir  
mon

mon enfant ; ma mere grande , que vous avez de grandes oreilles ! c'est pour mieux écouter , mon enfant ; ma mere grande , que vous avez de grandes dents ! c'est pour te manger ; en disant ces mots , ce méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge , & la mangea.

---

### M O R A L I T É.

**O**N voit ici que des jeunes enfans ,  
*Sur-tout des jeunes filles ,  
 Belles , bien faites et gentilles ,  
 Font très-mal d'écouter toutes sortes de  
 gens ;  
 Et ce n'est pas chose étrange ,  
 S'il en est tant que le loup mange :  
 Je dis le loup , car tous les loups  
 Ne sont pas de la même sorte ;  
 Il en est d'une humeur accorte ,  
 Sans bruit , sans fiel et sans courroux  
 Qui , privés , complaisans et doux ,*  
 H

90      *Le petit chaperon rouge.*  
*Suivent les jeunes demoiselles.*  
*Jusques dans les maisons , jusques dans*  
*les ruelles ;*  
*Mais hélas ! qui ne sait que ces loups*  
*doucereux ,*  
*De tous les loups souvent sont les plus*  
*dangereux.*



LE PETIT  
POUCET,  
CONTE.

**I**L étoit une fois un Bucheron & une Bucheronne , qui avoient sept enfans , tous garçons. L'ainé n'avoit que dix ans , & le plus jeune n'en avoit que sept. On s'étonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps ; mais c'est que sa femme alloit vite en befogne , & n'en faisoit pas moins que deux à la fois. Ils

étoient fort pauvres, & leur sept enfans les incommodoient très-fort, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui le chagrinoit encore, c'est que le plus jeune étoit fort délicat, & ne disoit mot, prenant pour bêtise ce qui étoit une marque de la bonté de son esprit; il étoit fort petit; & quand il vint au monde, il n'étoit pas plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appella le petit Poucet; ce pauvre enfant étoit le souffre-douleur de la maison, & on lui donnoit toujours le tort. Cependant, il étoit le plus fin & le mieux avisé de tous ses freres; & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, & la famine fut si grande, que ses pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfans. Un soir qu'ils étoient couchés, & que le Bucheron étoit auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur: Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans, je ne saurois les voir mourir de faim devant mes yeux; je suis résolu de le mener perdre demain au bois ce qui sera bien aisé en nous enfayant sans qu'ils nous voient, lorsqu'ils s'amuseront à fagotter. Ah! s'écria la Bucheronne, pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes

enfans? Son mari avoit beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir; elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mere: cependant ayant considéré qu'elle douleur ce lui seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit & fut se coucher, en pleurant. Le petit Poucet ouit tout ce qu'ils se dirent; car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, & s'étoit glissé sous l'escabelle de son Pere pour les écouter sans en être vu. Il fut se recoucher: & ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & fut au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de caillous blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savoit à ses freres; ils allerent dans une foret fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois, & ses enfans à ramasser des brossailles pour faire des fagots. Le Pere & la Mere les voyant occupés à travailler, s'éloignerent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout-à-coup par un petit sentier détourné. Lorsque les enfans se virent seuls, ils se

mirent à crier & pleurer de toute leur gorge. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendroit à la maison; car en marchant, il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'ils avoient mis dans ses poches. Il leur dit donc: Ne craignez point, mes freres, mon Pere & ma Mere nous ont laissés ici, mais je vous ramenerai bien au logis; suivez-moi seulement: ils le suivirent, & il les mena jusqu'à la maison, par le même chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer; mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disoient leur Pere & Mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arriverent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dix écus, qu'il leur devoit depuis long-temps, & dont ils n'espéroient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mourroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie; comme il y avoit long-temps qu'elle n'avoit mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la Bucheronne dit: hélas! où sont maintenant mes pauvres enfans? ils feroient

bonne chere de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les a voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut être déjà mangés! tu es bien inhumain d'avoir ainsi perdu tes enfans. Le Bucheron s'impacienta à la fin; car elle répéta plus de vingt fois qu'il s'en repentiroit, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment les femmes qui disent bien, mais qui trouvent fort importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bucheronne étoit toute en pleurs: Hélas! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois si haut, que ses enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble: nous voilà, nous voilà; elle courut vite pour ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant; que je suis aisé de vous revoir, mes chers enfans! vous êtes bien las! vous avez bien faim; & toi, Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te

débarbouille. Ce Pierrot étoit son fils aîné qu'elle aimoit mieux que tous les autres, parce qu'il étoit un peu roufseau, & qu'elle étoit un peu rousse. Ils se mirent à table, & mangerent d'un appétit qui faisoit plaisir au Pere & à la Mere, à qui ils raconterent la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent; mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, & résolurent de les perdre encore; & pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement, qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait; mais, quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout car il trouva la porte de la maison fermée à double tour; il ne savoit que faire. La Bucheronne leur avoit donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourroit se servir de son pain en place de cailloux, en le jetant par miettes le long du chemin où ils passeroient

passeroient; il le serra donc dans sa poche. Le Pere & la Mere les menerent dans l'endroit de la forêt le plus épais & le plus obscur; & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, & les laisserent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avoit semé par-tout où il avoit passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette, les oiseaux étoient venus, & avoient tout mangé: les voilà donc bien affligés; car plus ils marchaient, plus ils s'égaroient & s'enfonçoient dans la forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les dévorer: ils n'osoient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissoient à chaque pas, & tomboient dans la boue; ils se relevoient tous crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvroit rien: ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chan-

delle, mais qui étoit bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre; & , lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien; cela le désola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses freres du côté qu'il avoit vu la lumiere, il la revit en sortant du bois. Ils arriverent enfin à la maison où étoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs; car souvent ils la perdoient de vue, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelque fond. Ils heurterent à la porte & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient; le petit Poucet lui dit qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, & leur dit: Hélas! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus? savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans? Hélas! Madame, lui répondit le petit Poucet qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres, que ferons-nous? il est bien sur que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous; & cela étant, nous aimons

mieux que ce soit Monsieur qui nous mange, peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer & les mena chauffer auprès d'un bon feu, car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre. Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter 3 ou 4 grands coups à la porte; c'étoit l'Ogre qui revenoit. Aussi-tôt sa femme les fit cacher sous le lit, & fut ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper étoit prêt, & si on avoit tiré du vin, & aussi-tôt se mit à table. Le mouton étoit encore tout sanglant, mais il ne lui en sembloit que meilleur. Il flairoit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre en regardant sa femme de travers, il y a ici quelque chose que je n'entends point; en disant ces mots, il se leva de table, & alla droit au lit. Ah! lui dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme,

je ne fais à quoi il tient que je ne te mange; aussi bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en lui demandant pardon; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les Ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié les devoit déjà des yeux; & disoit à sa femme que ce seroit là de friands morceaux, lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau; & en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit en sa main gauche; il en avoit déjà empoigné un lorsque sa femme lui dit: Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? n'aurez-vous pas assez de temps demain matin? Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en feront plus mortifiés; mais vous avez encore tant de viandes, reprit sa femme; voilà un veau, deux moutons & la moitié d'un cochon. Tu as raison, dit l'Ogre, donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, & leur porta bien à souper; mais ils ne

purent manger, tant ils étoient saisis de peur. Pour l'Ogre il se mit à boire, ravi d'avoir de quoi égaler si bien ses amis.

Il but cinq à six coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête, & l'obligea de s'aller coucher. L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere; mais elles avoient de petits yeux gris & tout rond, le nez crochu & une grande bouche, avec de longues dents très-aigues & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore bien méchantes; mais elles promettoient beaucoup; car elles tordoient déjà les bras des petits enfans pour en sucer le sang. On les fit coucher de bonne heure, & elles étoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elles alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des couronnes d'or sur la tête, & qui craignit qu'il ne

prit à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit ; & , prenant les bonnets de ses freres & le sien , il fut tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses freres & sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles ; & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorgé. La chose réussit comme il l'avoit pensé ; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit ; & , en prenant son grand couteau, allons voir dit-il , comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas en deux fois. Il monta à tâtons à la chambre de ses filles , & s'approcha du lit où étoient les petits garçons qui dormoient tous , excepté le petit Poucet , qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtoit la tête comme il avoit tâté celles de tous ses freres. L'Ogre qui sentit les couronnes d'or, vraiment, dit il, j'allois faire un bel ouvrage ; je vois bien que j'avois trop bu hier au soir. Il fut ensuite au lit de ses filles ; & , ayant senti les

petits bonnets des garçons : Ah ! les voilà , dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment ; en disant ces mots , il coupa sans balancer la gorge à ses 7 filles. Fort content de l'expédition, il fut se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses freres , & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin , & sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans savoir où ils alloient. L'Ogre étant éveillé dit à sa femme : vatt-en là haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la maniere dont il entendoit qu'elle les habillât , & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir ; elle monta en haut où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses 7 filles égorgées , & pageant dans leur sang ; elle commença par s'évanouir ; car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres. L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop long - temps à faire la besogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour

lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme, lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah ! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il. Ils me le paieront les malheureux, & tout-à-l'heure. Il jeta aussi-tôt une portée d'eau au visage de sa femme ; & , l'ayant fait revenir, donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper. Il se mit en campagne ; & , après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étoient pas plus qu'à cent pas logis de leur Pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, & qui traversoit des rivières aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un rocher creux dans le lieu où ils étoient, y fit cacher ses six frères & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre devenoit. L'Ogre qui se trouvoit fort las du chemin qu'il avoit fait inutilement ( car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme ), voulut se reposer, & , par hasard, il alla s'asseoir sur le rocher où les petits garçons s'étoient cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit pendant quelque-temps, & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres

enfants n'en eurent pas moins de peur, que quand il tenoit son grand couteau, pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort ; & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes & les mit aussi-tôt : les bottes étoient fort grandes & très-larges ; mais, comme elles étoient fées ; elles avoient le don de s'agrandir et de s'appétisser selon la jambe de celui qui les chauffoit, de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds & à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger ; car il a été pris par une troupe de voleurs qui ont juré de le ruer, s'il ne leur doane tout son or & son argent ; dès le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, & m'a prié de venir vous avertir de l'état où il est, de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retèner, parce qu'au-

trement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de 7 lieues que voilà, pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne fort effrayée, lui donna aussi-tôt tout ce qu'elle avoit; car cet Ogre ne laissoit pas d'être bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfans Le petit Poucet étant donc chargé des richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son Pere, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord sur cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conscience de lui prendre ses bottes de 7 lieues, parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, & même pour avoir bu & mangé dans la maison du Bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en fut à la Cour, où il savoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cents lieues delà, & du succès d'une bataille qu'on devoit donner. Il alla, dirent-ils, trouver le Roi, & lui dit que, s'il

souhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent, s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; & cet:e première course l'ayant fait connoître, il gaignoit tout ce qu'il vouloit: le Roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée, & une infinité de Dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans, & ce fut-là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris, mais elles le payoient si mal, & cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gaignoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque-temps le métier de Courier, & y ayant amassé beaucoup de bien, il revint chez son Pere, où il n'est pas possible d'exprimer la joie qu'on eut de le revoir. Il acheta des Offices de nouvelle création pour son pere & pour ses freres, & par-là il les établit tous, & fit très-bien sa cour en même temps.

F I N.



